HOPSTREET
GALLERY
BRUSSELS

FR

TINUS VERMEERSCH - TUSSENSTAAT
14 Novembre – 19 Décembre, 2015

Encore trentenaire, Tinus Vermeersch vit bien aujourd'hui, conduit sa voiture en écoutant la radio, ne peint pas à la chandelle et, sauf confession à venir, ne croit plus au diable ni à l'enfer. Simplement, il évolue aussi dans une autre dimension, celle-ci totalement insensible aux injures du temps et aux vilenies contemporaines, tour de force seulement accessible à certains rêveurs particulièrement doués. Il n'est d'ailleurs pas plus moderne qu'ancien (comment résister, au passage, à la jubilation de voler cette jolie boutade à l'un de ses confrères, peintre français : « Je vois tellement d'artistes, de peintres, de sculpteurs courir après la modernité… et aux dernières nouvelles, ils courent toujours » ?). Tinus ne court donc pas, ni après une hypothétique modernité, ni après ses grands ancêtres flamands, ni après rien d'autre que son propre imaginaire. Il donne calmement forme à ce que dicte à sa main son subconscient. Lentement, méticuleusement, intensément. Il produit peu, par nature indifférent au mercantilisme de son époque et seulement guidé, pas après pas, par son instinct. Il est apparu aux cimaises voici à peine dix ans.

Ce parcours a commencé par de petits dessins sur papier, à la plume, monochromes ou colorés au tempera à l'ancienne, parfois pas plus étendus qu'une carte postale, voire moindres. Et miracle : il y avait tellement de vie, de mouvement et de mystère là-dedans qu'on pouvait s'y plonger mieux que dans de grandes toiles de maîtres de jadis. On y découvrait une minuscule humanité primitive, à peine définie en silhouettes, partie à la conquête d'un monde intact fait d'herbes, de rocs ou d'énigmatiques refuges en forme de meules qui évoquent peut-être les fragiles cabanes d'une enfance experte en frayeurs plus ou moins maîtrisées. Et puis aussi un étrange et attachant répertoire d'êtres semi-humains, semi-animaux (têtes d'oiseau, griffes de loup, toisons de bouc, à chacun d'y nicher ses fantasmes …) qui rendent l'inquiétude délicieuse comme un fruit défendu et viennent jeter le trouble dans ce monde originel où un arrière-fond de menace, diffuse mais bien perceptible, ne manque presque jamais de stagner… C'est en quelque sorte un figuratif totalement irréaliste. Rien n'est abstrait dans ce qu'il représente, mais à peu près rien n'existe « réellement » non plus, du moins en dehors de sa cosmogonie… Peu à peu, le souffle et la maîtrise s'amplifiant, Tinus Vermeersch est passé de la vignette à des visions panoramiques, toujours du même monde : de grands paysages au tempera qui ont connu un engouement immédiat. Sculpteur un peu par hérédité et beaucoup par aptitude, il s'est aussi aventuré dans la troisième dimension, donnant un corps palpable à ses créatures.

Tinus Vermeersch se tourne à présent vers l'huile sur panneau, si riche en possibilités expressives, en variations coloristes, mais si impitoyable aussi à toute incertitude du geste ou rupture d'inspiration… Le monde qu'il y exprime n'a pas changé de sujets, à une énorme différence près: la figure humaine y fait une entrée impressionnante, à la fois hiératique et grotesque, colorée, intimidante, alors qu'elle avait toujours été soigneusement tenue à l'écart. La taille des tableaux et la force de l'huile lui confèrent une présence impérieuse. Entendons-nous: il ne s'agit pas d'hommes complets – on pourrait dire « viables », au sens commun de ce terme – mais de drôles de têtes, physionomies fantastiques émergeant de la nature même à travers rocs ou végétaux, un peu comme surgissent des champignons, certains inoffensifs et d'autres menaçants, d'aucuns massifs et d'autres biscornus, au terme d'une souterraine et imprévisible fermentation. La mystérieuse planète tinusienne va donc engendrer de nouvelles espèces, pas plus classables que les précédentes par les cerveaux raisonnables. Comme de coutume, leur géniteur ne pourra pas nous expliquer, ni d'ailleurs s'expliquer à lui-même, pourquoi elles sont là.

Etienne Wauty, Octobre 2015